

Linda Lê



ÇA

Ne pas se fier à son apparente douceur : Linda Lê est depuis dix ans l'une des voix les plus fortes de la littérature française, puisque c'est en cette langue qu'elle écrit cette jeune femme née au Vietnam. Sœur d'Ingeborg Bachmann, sœur également, par la folie dont elle s'est approchée, de Nerval, d'Artaud ou d'Hölderlin, Linda Lê est une étrangère absolue, en guerre pourrait-on dire, une guerre ontologique, qui ôte un à un les masques dont se pare le verbe "vivre" avec une cruauté semblable à celle qu'Artaud revendiquait dans son propre théâtre.

Dans son œuvre romanesque figure une trilogie récente constituée de *Les Trois Parques*, *Voix* et *Lettre morte* (Christian Bourgois, 1997, 1998, 1999).

Sur des modes différents – le mythe, le rêve, la fantasmagorie et, sur le plan de la forme, le récit, le heurt des voix intérieures, le monologue –, ces trois romans tournent autour de la figure d'un père resté au Vietnam et disparu après que Linda Lê se fut installée en France. Mais ce matériau biographique est violemment transfiguré, comme il l'est dans ce texte inédit qui, lui aussi, a pour cadre la cellule (si bien nommée) familiale, avec le poids qu'exerce la généalogie.

E LLE COMMENCE A PARLER. IL LUI RÉPOND.

— Je ne sais pas pourquoi j'en reviens toujours à ça.

— C'est votre faiblesse.

— C'est ma force aussi. Je suis comme un chat. Je me fais les griffes sur les belles tentures. Je n'aime pas les décors et tout ce qui se cache derrière.

— Vous savez que ça ne vous vaut rien. A force de remuer la boue, on s'éclabousse.

— Mais c'est de boue que nous sommes faits. Si chacun de nous acceptait de se secouer, la terre serait couverte d'immondices. Il n'y a pas de beauté originelle, il n'y a que de l'ordure, au début et à la fin. On ne retourne pas à la poussière. Au moins, elle est propre. On retourne à l'égout. Vous naissez. C'est l'aube. Une fée se penche sur votre berceau. Tu seras princesse et quand tu te marieras, le Soleil sera ton garçon d'honneur. Vous vous bercez de contes. Mon père est un héros. Ma mère une sylphide. Mes frères des magiciens. Et puis...

— Vous parlez comme une petite fille qui n'a pas grandi. Mais vous avez trente-huit ans et vous écrivez.

— Je n'en suis pas moins fille.

— Orpheline du Diable, ce Diable qui vous souffle "tu es l'enfant de personne, tu n'es pas aimée, tu es seule et tu n'as que ta plume pour gratter ton cœur comme Job grattait ses plaies". Mais souvenez-vous. Job, couvert d'ulcères, croyait. Alors, vous aussi, vous qui croyez avoir tout perdu, noircissez vos pages pour vous aimer davantage.

— Mais je ne peux pas trouver la lumière. Chaque fois que j'avance, ça me tire en arrière. J'ai les souvenirs à mes trousses. Comment vivre quand les fantômes toquent à votre porte ? Ils ont des visages hideux et ils réclament mon sang, parce que je leur appartiens, parce que je viens de là.

— Trouvez-vous une formule d'exorcisme. Répétez-vous "je ne suis pas de ça".

— Les prières sont sans effet. Les mots n'ont pas de pouvoir sur eux et ils n'agissent plus sur moi. Les mots ne me nourrissent plus, ils les dévorent.

— Vos mots ne sont pas à vous. Jetez-les sur le papier. Les mangera qui voudra. Les poètes sont des affamés. Ils rassasient le monde et ils n'ont même pas un os à ronger.

— Mais moi, j'ai faim et je voudrais qu'on m'allait. Le tableau d'un poète qui suce le lait de l'idéal peut-il rivaliser avec celui d'un nouveau-né qui se serre contre sa mère ?

— Dites-vous que ce nouveau-né sera sûrement un petit homme mesquin, avec des opinions haineuses et des principes meurtriers. Si on ne l'a pas tué dans l'œuf, c'est lui qui tuera. Les familles idéales sentent l'étable et cachent toujours un abattoir.

— N'avez-vous donc jamais eu la nostalgie d'une enfance heureuse ?

— Qui peut se targuer d'avoir eu une enfance si heureuse qu'elle ne vous oblige à aucune revanche ? Quelques-uns se vengent avec les mots, la plupart en faisant à leur tour des enfants. C'est ainsi que se perpétuent la haine, l'angoisse, la médiocrité, et que se fabrique, de génération en génération, le gâteau amer qu'on couvre d'une mélasse pour le faire passer. Tout le monde ment, vos poètes comme les autres. Désignez-moi un seul homme qui ne se raconte pas des histoires. Au fond, chacun de nous est un génial auteur et inventeur de fables, parce que c'est notre tête que nous sauvons. La vérité est un sultan qui nous décapiterait au réveil si nous ne lui promettons de le bercer chaque nuit de mensonges.

— Vous êtes cruel. Vous ne croyez en rien.

— C'est justement parce que je crois que je vois. Vous êtes aveugle parce que vous espérez. Toute la différence est là. Vous espérez, donc vous attendez des miracles. Vous êtes une paralytique qui veut dormir parce qu'en dormant elle peut rêver au Messie qui vient lui dire "Lève-toi et marche." Moi, je suis un éclopé. Je vois ma vie comme un camp entouré de barbelés. Mais je ne veux pas attendre qu'on me délivre. S'il le faut, je ramperai, mais je me libérerai seul.

— Quand la raison me parle, elle me tient le même langage. Mais vous n'entendez jamais, vous, cette petite voix qui vient de l'enfance ou de je ne sais quel âge primitif, et qui dit "je ne peux pas toute seule, quelqu'un m'aidera, sinon je n'y arriverai pas" ?

— Il n'y a pas de secours, nulle part. Si quelqu'un vous aide, un des vôtres, quelqu'un qui vient de *ça*, ce ne sera que pour vous conduire loin des mots. Pas seulement parce qu'en vous arrachant à cet ailleurs ils vous ramènent à leur réalité, mais aussi parce que, de vous-même, vous préférez le confort d'une affection, même fallacieuse, au malaise dans lequel les mots et la solitude vous obligent à vivre. C'est naturel, à force de cheminer dans le désert, on finit par voir des mirages.

— Par avoir la nostalgie des oasis.

— C'est une oasis parce que les mots vous ont éloignée de *ça*. Vous l'avez recréé. Vous avez recréé votre père, votre mère et tout le reste. Vous vous êtes menti à vous-même et vous avez fini par croire à ce mensonge. Il y a en vous une enfant qui se cache la tête dans l'oreiller et se chante des chansons pour ne pas entendre les parents qui se disputent. Tuez cette enfant-là et vous serez...

— Et je tuerais aussi mon envie d'écrire.

— Alors, écrivez, mais écrivez contre elle, l'enfant née de ces parents-là.

— J'ai essayé. J'ai voulu les haïr. Mais les mots qui disent ma haine ont fini par trahir mon amour. Je ne suis pas Electre. Quand je dis "tue-la !", les mots se retournent contre moi et me frappent en plein cœur. Je suis possédée par *ça*. *Ça*

me tient. Ça me tue. Rien, pas même les mots, ne m'en délivrera jamais. Ça me hante, ça me torture. Certains matins, je me réveille pleine d'angoisse parce que c'est là, au creux de mon ventre. Ça me dévore. Je sens les dents de Cronos sur ma chair et le couteau de Médée qui fouille mes entrailles. Je me débats, mais je n'ai pas assez de force. Je suis comme une enfant perdue dans la forêt pleine de plantes carnivores. Les lianes m'enlacent, me serrent, m'étouffent.

— Usez de mots plus acérés. Ils vous ouvriront le chemin.

— Non. Ils ne feront que me blesser. Car eux sont invulnérables. Ça forme un bloc indestructible. Mes mots lancés contre eux, c'est le pot de terre contre le pot de fer. Je me brise, ça reste debout, invincible.

— Vous vous apitoyez sur vous-même. Les démons seront toujours de la partie, tant que vous verserez des larmes au lieu de prendre les armes. Vous faites la martyre, quand il faut être guerrière.

— Mais la guerre n'a pas été déclarée. Au contraire, je vis avec eux dans la paix perpétuelle, le silence et les non-dits.

— Alors hurlez fort, criez votre haine et votre dégoût.

— C'est impossible. Si je le fais, je me punirai après. Alors je me tais et mes pensées me rongent. De toute manière, j'aurai beau hurler, ils ne m'entendront pas. Ils sont sourds, voilà leur force.

— Vous vous écoutez trop, voilà votre faiblesse.

— Mais c'est eux qui parlent en moi. Tantôt ils couinent, tantôt ils chantent victoire, tantôt ils gémissent, tantôt ils susurrent pour m'amadouer. Ils me disent tu dois faire ceci, tu n'as pas fait cela, tu as commis une faute envers nous, tu nous as abandonnés. Oui, ils me disent ça aussi. Sur le ton du verdict. Et ma peine, c'est la peur à perpétuité. J'ai peur quand ils me parlent, j'ai peur quand ils ne me parlent plus. J'ai peur quand ils sont là, j'ai peur quand ils s'éloignent.

— Vous êtes malade.

— Mais sans eux, je suis encore plus malade. Je souffre de leur omniprésence, je souffre de leur absence. Parfois, je me révolte, je les renie. Aussitôt, je me sens comme un bagnard détaché de la chaîne qui le relie à ses compagnons, je ne sais plus marcher. Quand je m'arrache à eux, je suis comme une femme qui a perdu son ombre. Il n'y a rien à faire : je suis leur chien.

— Il faut être un loup.

— Même le loup se souvient de ses ancêtres.

— Il faut être une bête sauvage.

— La bête sauvage est en moi. C'est eux. Ils broient ce que je suis. Ils saccagent ce que je construis. Ils ricanent de mes mots. Leurs grognements couvrent mes chants. Ils imposent la loi du plus fort. Ils sont l'Ogre. Je suis le Petit Poucet. Mes mots, mes cailloux blancs, me ramènent obstinément vers eux, quand

je voudrais m'enfuir au loin. Quand la bête, quand l'Ogre se réveille et prend possession de moi, je redeviens une petite fille craintive. Je voudrais me coucher là, pelotonnée en boule, et ne rien savoir du monde extérieur.

— Comme si vous étiez morte.

— Comme si la réalité ne jouait plus qu'une musique grinçante, pleine de menaces.

— Alors, menacez-la à votre tour. Que vos mots soient des lames qui déchirent cette nuit.

— Mes mots sont impuissants contre leur loi. Mes mots naissent de mes peurs. Mes mots sont engendrés par mes désarrois. Mes mots sont frêles et rabougris. Mes mots ne peuvent pas grandir sous le regard des juges. Leurs huées m'empêchent de chanter. Ça me prend à la gorge quand je murmure ma révolte. Ils ne m'ont appris à parler que pour dire mon obéissance. Si je dirige mes mots contre eux, chaque phrase se retourne contre moi. Parler, c'est être coupable. Ecrire, c'est commettre une faute plus grande encore.

— Quelle infâme bouillie ! Cessez donc de vous en nourrir.

— Mais sans ça, je n'ai plus rien.

— Tout est perdu, tout est sauvé. Vous serez libre. Rompez avec ça, avec toute cette canaille. C'est du mauvais sang.

— Ce sang-là irrigue mes veines.

— Un sang malade se purge. Guérissez-vous de ça. La maladie n'est pas mortelle. Vous n'êtes pas incurable. Il suffit d'avoir la force de secouer le joug, d'être seul et libre.

— Ils me rattraperont. Vous ne connaissez pas leur pouvoir occulte, leur ruse, leur habileté à faire appel à l'émotion. Ils sont des virtuoses dans l'art de la métamorphose. Quand la peur me fait ramper devant eux, ils se dressent comme des inquiéteurs. Ils me répètent que je leur suis redevable. Donc je dois obéir, payer ma dette. Et que ça saute ! Mais quand je réussis à vaincre ma peur. Quand je réponds "non, aujourd'hui, ça ne sautera pas !", ils se font petits et doux. Ils se montrent à moi désarmés et ils me font comprendre à quel point je suis un monstre.

— Soyez un monstre. Rien de grand ne s'accomplit sans une part de monstruosité. Ça vous rapetisse, ça vous détruit.

— Chaque fois que j'ai tenté de tuer ça en moi, c'est moi qui me suis sentie mourir. Je ne supporte pas d'aller contre eux. M'éloigner, c'est trahir. Me révolter, c'est me condamner.

— Vous faites vous-même votre procès.

— Non. Ils me jugent, même si mes mots ne les atteignent pas, même s'ils glissent sur eux comme de l'eau sur une plume de canard. J'écris toujours dans la plus grande angoisse, parce que j'enfreins leur loi, parce que je transgresse leur interdit, parce que je dévoile le secret.

— Ils ne peuvent rien contre vous si vous ne donnez pas prise à leur autorité. Vous vacillerez toujours si vous attendez d'eux une reconnaissance. Soyez une délinquante. Arrachez leur masque, pillez leurs mensonges et faites-en votre miel.

— Ce miel-là est bien aigre.

— Dites-vous que le lait dont ils vous ont nourrie était empoisonné. Vomissez-le. En le tétant, vous vous êtes inoculé le sentiment de culpabilité et le goût de l'échec. Ça n'est que ça. Rancœur et oppression.

— Mais c'est de ça que je suis faite. Ils me hantent, ils m'habitent. Ils exigent des comptes. Ils me déchirent. Ça me mord, mais j'aime cette morsure. Ça me blesse, mais j'aime l'épine dans ma chair. Ça m'étrangle, mais j'aime la corde qui m'étouffe.

— Le mot est lâché. Votre haine n'est que de la sentimentalité. Vous êtes partie sans rompre. Vous avez fui en emportant avec vous la nostalgie. Vous vous êtes sauvée mais vous n'aspirez qu'à redevenir prisonnière. Vous vous êtes échappée dans l'espoir que ça vous rattrape. C'est un désir de protection déguisé en révolte. Au fond de vous, vous voulez retourner dans le ventre immonde, parce qu'il y fait chaud. Mais oui, la rancœur, le ressentiment, la pitié et la frustration, tout ce qui bouillonne dans ce ventre vous attire comme l'abîme attire celui qui a le vertige. Il vaincrait son étourdissement s'il escaladait les montagnes. Mais nous cédonc tous à l'appel du bas. Tomber est plus facile que se redresser. Revenir que partir. Se protéger que s'exposer. Regardez vers le haut. Aimez plutôt votre solitude et l'air pur des cimes. Là, ça ne peut pas vous atteindre. Là, ils ne seront plus que de pâles fantômes qui troubleront à peine vos rêves.

— Taisez-vous. N'entendez-vous pas ce cri ? C'est eux. N'entendez-vous pas leur rire ? Leur rire dément ? Et leurs sanglots ? Ils pleurent dans mon sang. N'entendez-vous pas cette voix qui vient de la nuit, qui me menace, me transperce ? Ils sont là, ils me réclament, ils me tirent par les cheveux. Je n'ai plus de voix. Ils m'étouffent. Ma gorge brûle. Je suis punie d'avoir parlé contre eux. Où fuir ? Où ? Dites-moi. Trop tard. Fini. Ils ont gagné.